

Derrière le Risoud

La Revue, mercredi 26 avril 1911

Ce nom, lecteurs de la Revue ne vous dit rien ! – Aux seuls Combiens il est intelligible, il sert à désigner tout le territoire français qui s'étend en arrière du Risoud, soit à l'ouest et au nord-ouest de la vallée de Joux, jusques et y compris la vallée du Haut-Doubs, la Combe-des-Cives et le vallon de Foncine où coule la Saine, affluent de l'Ain.

Beaucoup de gens cependant donnent à ce terme un sens restreint et s'en servent seulement pour dénommer la partie non habitée, située entre la frontière et les villages de la vallée du Doubs.

Pour nombre de Combiens, Derrière-le-Risoud est une contrée immense, inconnue presque mystérieuse, couverte de forêts, où l'on ne se risque pas seul, où l'on a mille chances de s'égarer et de tourner en rond pendant des heures.

Pour les pauvres gens, c'est le pays où l'on envoie les enfants gagner leur vie comme petits domestiques pendant l'été ; c'est le pays où les pauvres petits font le premier apprentissage de la vie, hélas ! souvent bien dur et pénible ; d'où ils reviennent quelques écus dans la poche, mais les habits et les souliers en lambeaux et parfois l'allure un peu sauvage, à tel point qu'un père me disait un jour : «Quand mes garçons reviennent de Derrière-le-Risoud, il faut les garder deux ou trois jours à la maison, avant de les renvoyer à l'école, pour les apprivoiser !»

Pour d'autres, mieux lotis au point de vue des conditions d'existence, c'est une région où à plus d'une reprise il a fallu passer la nuit à la belle étoile, sous l'abri d'un vieux sapin pour... s'être attardé trop longtemps à Mouthe, à Chaux-Neuve ou ailleurs.

Pour le paysan, c'est la contrée des plantureux pâturages, offrant au bétail une herbe savoureuse et profitable, source de viande et de lait.

Pour les champignonnistes, c'est un eldorado, riche en combes herbeuses, en vuarnes centenaires, où poussent en abondance, au printemps, les délicieuses morilles noires de la montagne, et plus tard dans l'été ou l'automne les mousserons de neige et les bolets aux chapeaux rebondis.

Pour le skieur, c'est un pays idéal de pentes régulières, exposées au nord, où la neige, jamais ramollie par le soleil, ne risque pas de coller.

Pour le simple touriste, c'est un coin de Nature bien défini, uniforme dans son ensemble, mais fort varié dans son uniformité, et présentant de tous côtés des bois, des vallonnements, de belles pelouses vertes où le regard s'arrête avec plaisir.

À mon avis, et pour le promeneur solitaire avide de sensations, la région de Derrière-le-Risoud offre un avantage très particulier : celui de développer en lui le sens d'orientation et de lui permettre pour ainsi dire de découvrir le pays petit

à petit. À cet égard, elle met à sa disposition un merveilleux champ d'expériences. En effet, le pays est sans horizon aucun, sans points de repères visibles et utilisables ; en quelque endroit que l'on se place, l'on n'aperçoit que des bois, rien que des bois, toujours des bois, avec des lambeaux de ciel au-dessus. Et pour se diriger, le promeneur ne peut faire appel qu'à sa connaissance du pays ou, s'il ne la possède pas, en faire l'apprentissage. Je vous dirai tout de suite que toute personne qui pour la première fois s'aventure Derrière-le-Risoud vers un but déterminé est à peu près certaine de s'égarer. Elle aboutit à la frontière sans encombre ; ce n'est qu'à partir de ce point que commenceront ses tribulations et je pourrais à ce sujet vous raconter des aventures impayables arrivées à de fort honnêtes gens.

Dans toute la zone inhabitée ou seulement alpeée, les voies de communication sont des plus primitives ; entre quelques chemins à char péniblement praticables, s'étend un réseau de sentiers tracés par les hommes et le bétail, au travers duquel il est fort difficile de se reconnaître. Et je vous garantis que ce n'est pas sans un certain plaisir que l'on se lance d'aventure dans ce labyrinthe. Partant d'un point déterminé, à la frontière par exemple, vous embouchez le premier chemin venu ; après l'avoir suivi quelque temps, vous finissez toujours par arriver quelque part. Une autre fois, vous en prenez un autre et après quelques tentatives de ce genre, vous vous serez familiarisé avec les points stratégiques, vous saisirez les raccordements et graduellement ce réseau de sentiers en apparence inextricable se dessinera devant vos yeux sous la forme d'un plan d'ensemble clair et précis.

L'orographie de la région dépendant du Doubs se compose d'un certain nombre de combes orientées du sud au nord. Les principales sont : la combe des Cailles, celles des Moves, des Laisinettes et des Loges. Elles sont occupées par de beaux et riches pâturages, tandis que les crêtes qui les séparent donnent asile à des forêts.

Il tombe sur cette partie du Jura français une quantité d'eau considérable. Les averses du joran sont particulièrement copieuses. Mais le sol poreux absorbe la plus grande partie de la précipitation atmosphérique et d'une manière générale la couche de terre est sèche, très sèche même en de nombreux endroits. Quelques petites sources existent ici et là. Des ruisseaux à ciel ouvert, comme on en voit tant ailleurs, serpentant entre des berges fleuries, il n'y en a aucun si ce n'est le Doubs. La source vaclusienne de cette rivière, à 2 km au sud-est de Mouthe, est un endroit pittoresque à souhait que l'on vient admirer de fort loin ; elle constitue l'exutoire naturel de la plus grande partie de l'eau qui tombe sur le versant français du Risoud.

Près de Foncine-le-Haut, nous observons encore la source de la Saine, affluent de l'Ain ; la petite rivière sort au pied d'une colline rocheuse affreusement aride et dénudée. Avant que de subir un stupide déboisement, le site devait être absolument idyllique.

Au sud de Mouthe, au pied de la forêt bien connue sous le nom de bois de Mouthe, se remarque un ravin profond, bordé de rochers escarpés dans sa partie

supérieure et le long duquel coule de l'eau à la fonte des neiges et en cas d'orages violents. Le reste du temps il est à sec. Il est la continuation directe de la combe des Laisinettes et sans doute a-t-il été creusé à l'époque glaciaire par le glacier qui descendait de cette dernière et approfondi plus tard par l'eau de fusion du glacier en voie de se retirer.

Les forêts, je l'ai dit, occupent une surface considérable Derrière-le-Risoud. Deux mas forestiers se laissent avant tout remarquer : le bois de Mouthe et le Chalet-Brûlé.

Le premier occupe le flanc de la colline qui du côté du sud regarde le village de Mouthe. La plus grande partie appartient à l'État français, le reste à la commune. Cette forêt est magnifique ; les essences dominantes, sapin rouge et sapin blanc, y atteignent des dimensions considérables. Un réseau de chemins bien compris et très étendu facilite une exploitation rationnelle, source de beaux revenus pour les propriétaires.

Quant au Chalet-Brûlé, c'est un monde. Qu'on se figure une propriété dont il faut une bonne demi-journée pour faire le tour, couverte de bois, hérissée de rocailles moussues, crevassée à l'infini par des laisines et des baumes nombreuses, creusée ici et là de dépressions circulaires immenses, tel le Creux-des-Lances dont le nom retentit douloureusement à l'oreille de maint promeneur égaré. De petites étendues de pâturages interrompent l'uniformité du boisement. L'été dernier, un berger fribourgeois, dont les précédentes campagnes estivales s'étaient déroulées au Moléson, me racontait navré ses impressions intimes : «Au moins, au Moléson, il y a du jour, de l'espace, on voit sa montagne et son bétail, tandis qu'ici, au Chalet-Brûlé, on ne voit rien que ces maudits sapins et on n'est jamais f... de savoir où se tiennent les vaches».

Jouxtant le Chalet-Brûlé, au nord, l'État français possède une immense propriété, autrefois pâturage, aujourd'hui tout entière abandonnée à la croissance du bois. Au point culminant de la chaîne, à une altitude voisine de 1400 m, il a fait procéder à d'intéressants essais de reboisement. C'est en une pareille localité qu'on peut se rendre compte des difficultés extraordinaires que présente le reboisement à la montagne et de l'écrasement formidable que les jeunes plantes ont à supporter de la part de la neige. Dès la fin d'octobre, ces derniers sont enfouis sous une couche profonde, qui ne se contente pas seulement de les emprisonner, mais leur fait subir une pression néfaste qui les écrase et arrache les branches. Aux premiers jours de juin, il est fréquent de voir encore toute la plantation ensevelie sous un manteau hivernal. Dans ces conditions, la croissance progresse d'une façon très lente, aussi les sujets dont la plantation fut faite en 1891 ne dépassent-ils pas 1 mètre de hauteur, en moyenne.

La flore des zones converties en pâturages n'offre rien de saillant ; c'est la végétation habituelle des gazons secs de la région moyenne du Jura. Pourtant par-ci par-là j'ai reconnu des plantes spéciales d'allure alpestre, ainsi le carex vert (*C. sempervirens*) et un petit saule à tiges rampantes (*Salix retusa*) abondants sur les sommités de la haute chaîne jurassique et dans les Alpes.

Comment ces deux plantes sont-elles venues se nicher là, aussi en dehors de leur area habituel ? c'est ce que je ne puis développer ici.

Jusque il y a une centaine d'années au moins, tous ou presque tous les chalets d'alpage étaient des fermes habitées toute l'année. Autour du bâtiment s'étendait une surface de prés clôturés par des murs secs, les immenses tas de pierres accumulés ici ou là disent aujourd'hui encore le labeur immense accompli par les premières générations pour défricher un sol pierreux, ingrat, inégal. Aux places les mieux exposées, on semait de l'orge pour obtenir le pain de la famille. Le reste du domaine, pâturage plus ou moins boisé, servait à la nourriture du bétail pendant l'été.

Et l'on vivait ainsi uniquement des produits du sol, loin du monde, loin de la politique, chichement à vrai dire, mais ignorés et partant heureux.

Bien que menant une existence toute matérielle, les habitants d'alors avaient néanmoins quelques préoccupations esthétiques : les grands arbres, érables, frênes, que l'on retrouve à proximité immédiate de la plupart des fermes devenues chalets, n'en sont-ils pas une preuve ? Sans s'en rendre bien compte, ils admiraient la majesté des beaux arbres et volontiers ils plantaient ou laissaient pousser tel de ces derniers, près de leurs demeures.

Graduellement, les conditions d'existence ont changé ; les besoins ont augmenté, les habitants de fermes aussi éloignées ont éprouvé de plus en plus la nécessité de se rapprocher des centres, des villages, pour l'hiver tout au moins et puis définitivement. C'est ainsi que petit à petit la propriété familiale, d'habitation permanente, s'est transformée en un simple alpage où le bétail séjourne de juin à octobre.

La population des hameaux de Derrière-le-Risoud est vigoureuse, de haute taille, honnête, travailleuse et économe comme toutes les populations de la France agricole. Elle est vouée à l'agriculture, à l'élevage du bétail, au commerce des fromages ou des bois. L'industrie n'existe pas si ce n'est à Foncine-le-Haut, où depuis longtemps déjà fonctionnent la taille des diamants et la lunetterie.

Malheureusement et comme ailleurs, cette population est en décroissance continue. L'émigration sévit dans une forte proportion ; nombreux sont les jeunes gens qui quittent la contrée et entrent en condition dans les grandes villes. Très faible est la natalité à cause de la rareté des mariages ; comme dans la vallée de Binn, dans le Haut-Valais, les ménages composés uniquement de célibataires se rencontrent fort souvent et on se l'explique aisément : à la mort du père, les enfants continuent l'exploitation en commun du domaine familial et ne se marient pas, parce que dans le cas de partage et dans la majorité des cas, la part afférente à chacun ne suffirait pas à l'entretien d'une famille. Il faut encore ajouter que le partage répugne à beaucoup, le maintien du patrimoine dans son intégrité étant considéré comme un principe intangible.

Les relations avec la Suisse étaient fort actives autrefois. Les Suisses fréquentaient volontiers les foires de Mouthe, par exemple, et y faisaient

provision d'outils aratoires et autres objets manufacturés. Les tarifs douaniers ont mis un terme à tout cela et, aujourd'hui, seuls les œufs, les fromages et le beurre franchissent la frontière.

On dédaigne volontiers ce qu'on ne connaît pas. Ainsi font beaucoup de personnes à l'égard de la région connue sous le nom de Derrière-le-Risoud. Mais dès que l'on a voyagé quelque fois dans cette contrée déserte, neuf mois sur douze, dès que l'on s'est familiarisé avec le labyrinthe de ses bois et de ses combes, on se sent conquis par un sentiment malaisément définissable, mais qui est sans doute une communion intime avec la Nature et son œuvre de vie. Il faut bien le dire, là, les circonstances sont on ne peut plus favorables pour mettre le promeneur solitaire en relation directe avec la Nature dépouillée des artifices dont l'homme l'affuble de plus en plus. Aucune distraction ne s'offre à lui, aucun horizon n'élèvera ses regards au-dessus du milieu ambiant, ni ses pensées au-delà. Le silence l'environne et la beauté majestueuse des grands bois l'impressionne gravement. Il se sent au cœur d'une vie mystérieuse qui s'élabore avec lenteur, avec force, avec harmonie, du sein d'une terre riche et incessamment fécondée de ses produits.

Mais tout n'est pas austérité dans les charmes qui émanent de ce monde fermé ; il y a des coins où tout est sourire et lumière. N'éprouve-t-on pas cette sensation lorsqu'à la sortie de la forêt on découvre soudain une de ces jolies combes où s'épanouissent par milliers gentianes et renoncules du printemps ! D'aucuns passent, sans doute, l'âme fermée à travers ce pays ; quant à moi je ne l'ai jamais parcouru seul, sans ressentir de solides et graves impressions.

Sam. Aubert